

LA VERITE DANS LA PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

GEORG W.F. HEGEL

Hegel écrit : "Le vrai est le tout"^[103]. Cela signifie que la vérité ne réside pas dans la certitude d'une conscience subjective qui distingue de soi l'objet auquel elle se rapporte^[104]. Elle est dans l'ensemble du mouvement qui retrace le devenir de l'Être. Or cet Être doit être conçu pas seulement comme "substance" à la façon de Spinoza, mais avant tout comme "sujet" : "le point essentiel est d'appréhender et d'exprimer le vrai, non comme substance, mais précisément aussi comme sujet."^[105] Mais pour Hegel, le Sujet est l'Être vivant agissant qui veut devenir ce qu'il est, qui doit donc entrer dans un mouvement d'auto-réalisation de soi-même.

Dans l'"Encyclopédie des sciences philosophiques", Hegel décrit ce mouvement comme un mouvement "dialectique" qui engendre toutes choses à travers une série de contradictions progressivement surmontées^[106] Le point de départ est l'Esprit (=Dieu;=l'absolu) qui pour se donner une réalité effective doit s'"objectiver" c'est-à-dire se poser dans l'élément de l'extériorité : la Nature. "La Nature est l'Idée dans sa radicale extériorité à soi"^[107]. La Nature ayant un contenu spirituel est donc profondément rationnelle, mais cette rationalité étant engloutie dans l'élément de l'extériorité matérielle, ne convient pas à l'Esprit qui veut "être ce que en vérité il est ". C'est pourquoi l'Esprit va s'arracher à la Nature, d'abord sous la forme de l'être vivant, puis de l'être humain qui va construire dans l'Histoire un monde culturel et social de plus en plus adéquat à l'Esprit (de plus en plus "vrai" donc). Pour Hegel, c'est l'État monarchique constitutionnel qui réalise le mieux la spiritualité divine dans le monde. (Il va jusqu'à décrire Napoléon comme "l'Esprit du monde à cheval"^[109].) Hegel appelle "esprit objectif" ce stade ultime de spiritualisation du réel. Finalement, l'Esprit parviendra à une conscience de lui-même dans l'art et la religion, mais c'est dans la philosophie (et surtout dans le système de Hegel) qu'il pourra saisir au mieux sa vérité de Sujet résultant de sa propre activité historique-dialectique. L'Esprit (ou Dieu) "ne parvient à son savoir que par le savoir que l'homme a de Dieu en tant qu'Esprit". C'est ce que Hegel appelle l'Esprit absolu.

FRIEDRICH NIETZSCHE

Nietzsche, qui inventa le concept d'histoire de la vérité^[111], philosophe et poète allemand du xix^e siècle, qualifié de « *philosophe au marteau* »^[112], estime que « *Tout ce qui est bon et tout ce qui est beau dépend de l'illusion : la vérité tue — qui plus est, elle se tue elle-même* »^[113]. Ainsi, pour Nietzsche, la vérité ne serait « qu'une fiction ou une erreur utile ».

Cette critique de la vérité est à resituer dans le cadre de la méthode généalogique de Nietzsche^[115], qui pose qu'une théorie (ou une morale) n'est pas le résultat d'une recherche désintéressée de vérité, mais d'une volonté de puissance. Nietzsche interroge ce qui se cache derrière les philosophies ou les religions qui prétendent à cette soi-disant recherche désintéressée de la vérité. Dans *Le crépuscule des idoles* "le problème de Socrate", il affirme que l'idée d'une vérité absolue implique la position d'un "arrière-monde", à la façon dont Platon parle du monde des Idées, monde plus vrai et plus réel que le monde phénoménal sensible, constamment changeant dans lequel aucune vérité absolue n'est donc possible. Comme le dit Gilles Deleuze : "le vrai exprime une volonté : qui veut le vrai ? Et qu'est-ce qu'il veut, celui qui dit : je cherche le vrai ?". La réponse de Nietzsche est que ce sont des hommes faibles et malades, dont la volonté de puissance est exténuée et qui se sentent incapables

d'assumer le tragique de cette vie, qui ont inventé les arrière-mondes, comme un ultime refuge pour leur impuissance : "Souffrance et impuissance, voilà ce qui créa les arrière-mondes, (...) cette fatigue pauvre et ignorante qui ne veut même plus vouloir : c'est elle qui crée tous les dieux et les arrière-mondes".

GOTTLOB FREGE

Chez Aristote et les scolastiques du Moyen Âge la logique des connexions restait, dans une certaine mesure, tributaire des imperfections du langage courant ; de plus, la logique des prédicats, enfermée dans la triade sujet-copule-attribut, ne pouvait aller bien loin lorsqu'il s'agissait de traiter de situations plus complexes faisant intervenir des propositions comportant plusieurs verbes actifs ou plusieurs sujets. Leibniz tenta bien d'écrire un langage symbolique qui serait une « caractéristique universelle »¹ éliminant les risques d'erreur, mais il n'y parvint pas.

Il devait revenir à Gottlob Frege de fonder la logique sur des bases inspirées des mathématiques, démultipliant ainsi son efficacité.

Cependant entre Aristote et Frege il y a continuité et non rupture. Ce que la logique d'Aristote et ses successeurs scolastiques faisaient, la logique moderne le fait toujours ; mais comme le dit Quine c'est un sous-produit d'une entreprise plus puissante.

Frege voulut initier un projet encore plus ambitieux : unifier les sciences déductives en exprimant les termes premiers des mathématiques par les moyens de la logique ; mais Bertrand Russell, qui avait fait une tentative similaire, l'en dissuada après avoir découvert un paradoxe.

BERTRAND RUSSELL

Russell dit que les arguments qui plaident en faveur d'une hiérarchie des langages sont décisifs^[122], c'est notamment le seul moyen d'échapper à la théorie de Wittgenstein selon laquelle la syntaxe ne peut seulement que se *montrer* et non s'exprimer par des mots. Ses recherches sur ce sujet partent de la constatation opérée par Tarski du fait que les mots « vrai » et « faux », quand ils s'appliquent aux phrases d'un langage donné, ne sont exprimables que dans un *langage d'ordre supérieur*. Ainsi, dans *Signification et vérité* décortique-t-il le langage usuel pour en extraire la substantifique moëlle qu'il appelle d'un nom appelé à rester dans la postérité - le langage-objet - ou du premier ordre, fait de « mots-objets ». Il s'attache aussi à évaluer la portée des critiques de Brouwer contre le principe de la logique classique dit du « tiers exclu » selon lequel il n'y a que deux valeurs de vérité ; c'est que Brouwer ne reconnaît pas le « vrai » ; il connaît le « vérifiable », donc il y a une classe de propositions qui sont syntaxiquement correctes mais qui ne sont ni *vérifiables* ni *des contradictoires de propositions vérifiables*. Personne, dit Russell, n'est jamais allé jusqu'à définir la vérité comme ce qui *est* connu^[122] ; la définition épistémologique de la vérité est ce qui *peut* être connu, mais ceci pose évidemment des difficultés auxquelles Russell consacre de nombreuses pages avant de définir la vérité par rapport à des événements et la connaissance par rapport à des percepts^[123] ; et il conclut finalement en faveur du tiers exclu :

« À présent, nous ignorons s'il y a de la vie ailleurs dans l'univers, mais nous avons raison d'être assurés qu'il y en a ou qu'il n'y en a pas. Nous avons donc besoin de la « vérité » aussi bien que de la « connaissance » parce que les frontières de la connaissance sont incertaines

et parce que, sans la loi du tiers exclu, nous ne pourrions pas nous poser les questions qui donnent naissance aux découvertes. »

- Au plan logique, Russell montre que certaines propositions en apparence purement formelles supposent implicitement un jugement d'*existence*. Ainsi, si je dis le Père Noël est barbu, je suppose qu'il existe. La proposition en question, à laquelle on pourrait être tenté de dénier toute valeur de vérité ou de fausseté, est donc fautive, car le Père Noël n'existe pas. Une proposition, vraie ou fautive, n'est dotée de sens que si elle a quelque fonction dénotative (rapport avec un référent et non avec un simple concept). Mais alors en quel sens peut-on dire que quelque chose n'existe pas, que le référent est introuvable ? Cela signifie qu'aucune chose dans le monde n'appartient à un certain ensemble, par exemple l'ensemble des pères Noël. Russell conteste donc l'existence de vérités purement formelles, ou purement analytiques, dénuées de tout rapport avec la *réalité physique* (la nature). Quine ira plus loin dans cette voie, en montrant que toute théorie enveloppe des jugements d'existence (engagement ontologique), et en niant, malgré un certain Platonisme, l'existence d'une mathématique ou d'une logique entièrement indépendantes à l'égard des sciences empiriques (holisme épistémologique). Réciproquement, aucune science n'est purement observationnelle, elle intègre toujours une syntaxe (théorie, qui inclut généralement une dimension mathématique). Il est en fait impossible de distinguer clairement ce qui dans un savoir serait *analytique* (fruit du pur raisonnement) et ce qui serait *synthétique* (fruit de l'expérience).
- Au XX^e siècle Russell perçoit avec appréhension le développement d'un certain relativisme dans lequel la notion même de vérité lui apparaît quelque peu galvaudée

LUDWIG WITTGENSTEIN

- Wittgenstein se distingue d'un philosophe « *classique* » dans le sens où il ne cherche pas à *philosopher*. Il conçoit la philosophie de telle sorte qu'elle est une *activité de clarification logique des pensées*. Pour lui la philosophie n'est pas une discipline théorique qui consisterait à élaborer des *thèses philosophiques*.

« ...Un jour, quelqu'un lui dit qu'il trouvait l'innocence enfantine de G.E. More tout à son honneur ; Wittgenstein protesta. « Je ne comprends pas ce que cela veut dire, dit-il, car il ne s'agit pas de l'innocence d'un enfant. L'innocence dont vous parlez n'est pas celle pour laquelle un homme lutte, mais celle qui naît de l'absence naturelle de tentation. »

— Ray Monk, Wittgenstein - Le devoir de génie, Flammarion, 2009, p. 15.

- Personnalité remplie de doutes, il se questionne très tôt dans son enfance sur la **notion de vérité** - « Pourquoi dire la vérité quand il est préférable de mentir »^[127]. Wittgenstein écrit, plus tard, dans ses Remarques sur le Rameau d'or de Frazer « Il faut sans cesse que je me plonge dans l'eau du doute ».
- Le Tractatus logico-philosophicus est un texte court, bref, « cadencé », un des textes marquants de la philosophie contemporaine. Comme voulu par Wittgenstein, le *tractatus* est aussi une œuvre d'art frappante par la concision

incisive du langage, voire *laconique*, mais dont le rythme, la « *cadence* » elle-même lui donne un style poétique.

« ...*Incessu, comme dit le poète, incessu patuit dea. « À sa démarche on reconnut la déesse. »*. »

— G.G. Granger, Préambule du traducteur, Édition Tel Gallimard, réédition 2009

- À cette période, Wittgenstein est inspiré par un logicisme anti-psychologiste^[130], une position qu'il abandonna par la suite^[131].

« ...*Le tractatus logico-philosophicus de M. Wittgenstein, qu'il se révèle ou non comme donnant la vérité définitive sur les sujets dont il traite, mérite certainement, par son ampleur et sa portée et sa profondeur, d'être considéré comme événement important dans le monde philosophique.* »

— Bertrand Russell, introduction, Édition Tel Gallimard, réédition 2009

- Dans le préambule, le traducteur du *Tractatus*, Gilles Gaston Granger, estime que Wittgenstein fait preuve d'une *philosophie négative*, dans le sens où il ne recherche *que* les limites, à la manière des théologiens qui parlent d'une théologie négative, circonscrivant uniquement les frontières de ce que l'on peut penser, imaginer, à propos de *Dieu*.

« ...*Le tractatus a pour but non de dire ce qu'est la réalité du monde, mais de délimiter ce qui en est pensable, c'est-à-dire exprimable en un langage.* »

— G.G. Granger, Préambule du traducteur, Édition Tel Gallimard, réédition 2009

- À ce moment-là, il pense avoir apporté une solution à tous les problèmes philosophiques auxquels il était envisageable de répondre ; il se détourna de la philosophie jusqu'en 1929. À cette date, il revint à Cambridge et critiqua les principes de son premier traité. Il développa alors une nouvelle méthode philosophique et proposa une nouvelle manière d'appréhender le langage, développée dans sa seconde grande œuvre, *Investigations philosophiques*, publiée, comme nombre de ses travaux, à titre posthume.
- Pour Wittgenstein, une fois lu, le *tractatus* doit être oublié, il est une étape dans *saphilosophie*.
- Selon lui, le langage de la logique n'est pas supérieur, ni aucun autre d'ailleurs. La *vérité* ne se manifeste que dans une seule version : le langage de l'image. C'est tout ce dont on a besoin pour décrire le monde, c'est-à-dire qu'il décrit tous les faits.
- La totalité de la réalité est le monde^[133]. L'image, dit Wittgenstein, est un *modèle* de la réalité^[134] ; et pourtant elle peut être vraie ou fausse.

« Mais pour pouvoir dire qu'un point est noir ou blanc, il me faut tout d'abord savoir quand un point sera dit blanc et quand il sera dit noir ; pour pouvoir dire « p » est vraie (ou fausse), il me faut avoir déterminé en quelles circonstances j'appelle « p » vraie, et par là je détermine le sens de la proposition. »

ALFRED TARSKI

Voir l'Article détaillé : théorie de la vérité-correspondance

La conception de la vérité d'Alfred Tarski était celle d'Aristote, Frege, et Russell : l'accord de nos jugements avec la réalité ; cependant, le développement des langages formalisés avait mis au clair les rôles différents de la sémantique et de la syntaxe ; on ne peut dire qu'une *formule*, qui est une suite de symboles, est en soi « vraie » ou « fausse » ; le qualificatif de « vrai » ou de « faux » ne s'applique qu'à des énoncés, lesquels résultent de l'interprétation des formules dans un modèle^[137] ; la notion de vérité est définie en disant qu'une formule est *satisfaite* par un modèle. Ces idées, alors à la base de la nouvelle théorie des modèles, n'ont pas été sans influencer Karl Popper.

Le logicien polonais, témoin des bouleversements de son époque, percevait que la clarté et la cohérence du langage sont non déterminantes dans le processus d'amélioration des relations humaines, mais elles sont propres à accélérer ce processus :

« Car d'une part, en rendant la signification des concepts précise et uniforme dans son propre domaine, et en insistant sur la nécessité d'une telle précision et uniformité dans tout autre domaine, la logique rend possible une meilleure compréhension entre ceux qui la recherchent avec bonne volonté. Et d'autre part en perfectionnant et affinant les instruments de pensée, elle améliore l'esprit critique des hommes^[138]. »

MARTIN HEIDEGGER

Voir l'Article détaillé : Heidegger et la question de la vérité

Martin Heidegger, dans des analyses remontant jusqu'aux premiers pré-socratiques, dit avoir exhumé le sens originaire du concept de vérité comme *alètheia*, qui n'est pas encore un concept de relation mais l'expression du surgissement hors du retrait, de l'étant en soi^[pas clair]. Ce premier sens, aurait été, selon lui, perdu avec Platon et Aristote et l'idée de vérité aurait subi depuis son origine plusieurs transformations pour aboutir en dernier à la vérité-certitude que procure l'illusion de la calculabilité universelle qui est celle de maintenant^[139].

Heidegger relève un deuxième présupposé tout aussi commun et tout aussi problématique d'origine aristotélicienne, qui réduit la vérité à sa dimension logique qui veut qu' « une chose ne puisse en même temps et sous le même rapport *être et ne pas être* ». La vérité ne saurait être affirmée que d'une chose réellement étante selon les critères de la logique.

Ce qu'il y a de quadruplement problématique dans ces approches c'est :

1. qu'elles ne font jamais l'objet d'interrogation sur la *chose étante* en soi,
2. le comment de son objectivité en tant que chose du monde,
3. le caractère d'être de l'étant observant ainsi que
4. la possibilité de son lien avec le monde de la chose.

Du point de vue d'Heidegger, la question de l'essence de la vérité est problématique dans toutes les interrogations successives, dans l'histoire de la métaphysique, soulevées à ce sujet. Selon Heidegger, sont problématiques toutes les tentatives — de l'éblouissement des idées dans l'Allégorie de la caverne de Platon à la *perception* chez Kant, en passant par le concept de forme chez Aristote, par celui de l'« *adæquatio intellectus* », du *rei* et de

la *veritas* du Moyen Âge, et par la *certitude* chez Descartes — de rendre compte d'une « correspondance entre la chose et l'idée » ; cette correspondance étant ce qui constitue le mode d'établissement de la vérité et fonde les interprétations de son essence. Il y a vérité lorsque cette correspondance est établie. Dans son entreprise de refondation, Heidegger tente de retrouver le sens originaire de l'idée de *vérité* ou *alètheia*, celui des présocratiques (Parménide, Héraclite, Anaximandre) et d'Homère. Entre l'idée de l'*alèthia* de ces premiers penseurs et la vision de Platon et d'Aristote, quelque chose de fondamental a déjà été perdu. Cela ne fera que s'amplifier par la suite, la dimension ontologique étant mise au bénéfice de la simple logique. Étymologiquement, *alètheia* signifie littéralement « hors de la léthé ». Elle articule une expérience originaire de la vérité comme sortie de l'étant hors du retrait. Cette expression rend compte, des premiers penseurs et poètes jusqu'à Platon, d'un événement de sortie, qui n'est absolument pas réductible au résultat de cet événement. Cette perte de sens, cet oubli de l'être, à partir duquel la métaphysique prend véritablement son essor, Heidegger le qualifie d'effondrement, voire de catastrophe^[140]. Le sens profond de la vérité a été perdu pour de simples procédures de vérification.

MICHEL FOUCAULT

Michel Foucault, dans ses cours au Collège de France, avait coutume de dire que la vérité n'est ni absolue, ni stable, ni univoque : « La vérité a une histoire qui en occident se divise en deux périodes: l'âge de la vérité-foudre et celui de la vérité-ciel ». La *vérité-foudre* est celle qui est dévoilée à une date précise, sur un lieu déterminé et par une personne élue des dieux comme l'oracle de Delphes, les prophètes bibliques ou encore aujourd'hui le pape catholique parlant « ex cathedra ». Ce premier âge dure depuis des millénaires et a suscité des lignées de zéloteurs, fléaux des hérésiarques, et inlassables bâtisseurs d'inquisitions. La *vérité-ciel* est en revanche établie pour tous, toujours et partout : c'est celle de la science, de Copernic, de Newton et d'Einstein. Ce second âge, fondé sur la raison scientifique, commence pour ainsi dire au xviii^e siècle mais possède également ses « grands prêtres ». Et Michel Foucault n'excluait pas qu'un jour ces derniers n'en viennent à défendre leur propre vision des choses et leurs prérogatives en ayant recours à des arguments peu différents de ceux avancés en des époques antérieures.

Dans *Subjectivité et Vérité*, cours au Collège de France de 1981 qui mènera à son *Histoire de la sexualité*, Foucault déclare s'être intéressé au cours de sa carrière aux manières dont des discours de vérité — c'est-à-dire des discours se donnant autoritairement comme étant vrais — influencent le sujet (l'individu), contrairement à la philosophie qui se serait traditionnellement intéressée à l'essence de la vérité ou au problème de la subjectivité de la vérité^[143]. Il en vient ainsi à définir la vérité comme un « système d'obligations » : ce qui se donnerait comme étant « vrai », dans un contexte socio-historique donné, imposerait à l'individu un ensemble de comportements jugés « bons ». En d'autres mots, Foucault envisage la subjectivité « comme ce qui se constitue et se transforme dans le rapport qu'elle a à sa propre vérité ».

JÜRGEN HABERMAS

Cette section est vide, insuffisamment détaillée ou incomplète. Votre aide est la bienvenue ! Comment faire ?

Le problème pour Habermas est qu'il n'est pas possible de s'abstraire du langage pour mesurer notre usage de ce même langage. Tout énoncé est un élément de réalité, une réalité déjà imprégnée de ce langage. Cela n'est pas sans conséquence sur le rapport entre vérité et communication. Les doutes quant à l'intuition réaliste et universelle associée à des concepts tels que la vérité résultent d'un tournant linguistique qui a transféré le critère de l'objectivité de la connaissance, de la certitude privée à la pratique publique de justification propre à une communauté de communication. Cette difficulté est surmontée en science par une méthodologie fondée en dernière analyse sur un scepticisme qui n'est pas opératoire ailleurs, où il conduirait à la mésentente entre interlocuteurs.

La vérité des énoncés ne peut se justifier qu'au moyen d'autres énoncés, ce qui avait fait dire à Rorty qu'il ne nous était pas donné de transcender nos croyances. En réaction contre Rorty, Habermas met en avant la nécessité d'un monde qui existe indépendamment de nos discours, et donc de l'existence d'un horizon d'entente qui dépasse le seul cadre scientifique. Cet horizon d'entente ne présuppose d'ailleurs pas de se donner comme but un consensus ultime^[147]. La personne qui s'engage dans une discussion en ayant sérieusement l'intention de se convaincre de quelque chose en échangeant avec d'autres doit supposer que ces derniers ne soumettent leurs affirmations à aucune autre contrainte que celle du meilleur argument.